

rière des caisses vides. Au reste, quand ils entendirent tonner nos armes, et qu'ils virent plusieurs des leurs s'affaïsser sur eux-mêmes, telle fut la stupeur des assaillants que leur ardeur mollit et que, pour la plupart, leurs traits, mal dirigés, se perdirent dans l'espace.

Je le déclare, mes hommes, mais surtout mes Croumanes, mieux familiarisés avec la carabine Remington, se conduisirent avec une bravoure sur laquelle je ne comptais pas. Goo-Fart, en particulier, qui se tenait près de moi, faisait montre de beaucoup de sang-froid et tirait sans relâche.

Ne comprenant rien aux coups réitérés qui résonnaient à leurs oreilles, ceux d'entre les assaillants qu'atteignaient les balles se roulaient dans leurs canots en proférant des cris de douleur. Quant aux autres, visiblement, ils étaient en proie à une frayeur nouvelle.

Tout à coup Goo-Fart jeta un cri déchirant ; il avait été atteint d'une flèche à l'épaule droite ; il tomba en gémissant.

Jusqu'à là je m'étais abstenu, par humanité, de faire usage de balles explosibles. Cédant alors à un accès de colère, j'en chargeai ma carabine.

L'effet en fut terrible. Bientôt une des pirogues ennemies coula, et nos agresseurs cessèrent de nous harceler. Mais ils sont si agiles et nagent si prestement, qu'en une minute tous ceux qui avaient fait le plongeon eurent gagné les autres canots, où ils s'entassèrent pêle-mêle avec les blessés et les morts. Cela fait, sans en attendre davantage, ils s'esquivèrent en faisant force de rames, et bientôt, la peur les talonnant, ils furent hors d'atteinte de nos coups.

Quoique vainqueur, naturellement, je ne songeai pas à les poursuivre, et, après m'être assuré que réellement ils avaient fui, je me mis en devoir de soigner mon fidèle Goo-Fart, qui gisait dans la pirogue, en proie à de cuisantes souffrances.

J'enlevai d'abord la flèche qui l'avait frappé. Quoique d'un calibre très petit, c'était une arme des plus meurtrières dont la pointe en fer, encastrée dans un mince bambou, était barbelée en forme de harpon. Aussi ce ne fut qu'en lui causant une atroce douleur que je réussis à l'en débarrasser. Ensuite je comprimai fortement le bras avec un bandage, au-dessus et en-dessous de la plaie, que j'humectai d'ammoniaque.

Je ne doutais pas que la flèche qui l'avait faite ne fût empoisonnée, et je savais, par ouï-dire, qu'en semblable occurrence les indigènes combattent les effets du poison au moyen d'une plante, le *raidore*, que mon guide d'Onitsha m'assura se devoir rencontrer dans le voisinage.

Nous en trouvâmes, en effet ; c'est une petite plante à feuilles longues et minces et qui donne une fleurette blanche ; des fleurs et des feuilles on fait une décoction dont on baigne les plaies envenimées.

Toutefois, ayant constaté que la blessure de Goo-Fart gagnait intérieurement et s'étendait de proche en proche, et qu'en outre son poulx ne battait plus que faiblement, je crus bien faire d'employer des moyens énergiques ; je semai d'abord sur la partie malade un brin de poudre bien sèche et j'y mis le feu. Ayant lavé la chair vive, j'y appliquai alors un cataplasme d'herbes et de fleurs que nous venions de récolter à cette fin. Et comme la grande prostration du patient m'inquiétait, je lui fis boire quelques gorgées de cognac.

Bref, que je m'y fusse bien ou mal pris, je me convainquis peu après que son état s'améliorait notablement. Je le fis coucher à l'arrière de la pirogue, et nous continuâmes notre route en longeant la crique ouest-demi-nord, afin d'être hors de ces périlleux passages quand tomberait la nuit.

ADOLPHE BURDO.

(A suivre)

LE FEU-FOLLET

Plusieurs parmi vous ont certainement visité le charmant village de Sainte-Geneviève de Batiscan, qui, situé sur le bord de la rivière de ce nom, dans un site vraiment pittoresque, en fait une de nos plus jolies places d'été.

En effet, les citoyens de Montréal s'y rendent en foule pendant les mois de chaleur. Ce n'est pas que la place soit des plus animées ; au contraire, mais c'est l'endroit favori de ceux qui prennent leurs vacances pour se reposer

et non pour se fatiguer dans les soirées et les bals encore plus qu'en travaillant.

La rivière Batiscan, sombre et boueuse, traverse sans bruit la paroisse de Sainte-Geneviève dans toute sa longueur. L'église étant bâtie sur la côte nord, ainsi que le village, les paroissiens du côté sud sont naturellement obligés de passer l'eau pour aller à la messe ou à leurs affaires.

Il n'y a pas encore très longtemps, comme aucun pont n'était construit, on traversait en chaloupe, en canot, en bac, enfin avec une embarcation quelconque.

C'est à cette époque que j'entendis raconter une aventure plaisante, que je vais essayer de vous relater.

Depuis nombre d'années, une certaine animosité existait à propos de jeunes filles, entre les jeunes gens de la rive sud et ceux de la rive nord. Dans les deux camps on ne voulait pas souffrir que les célibataires cherchant femme et demeurant sur un côté de la rivière eussent des blondes sur le côté opposé.

Sur la rive nord, demeurait une famille appelée Rantier, qu'on disait riche dans le canton. Ils avaient un fils, âgé de vingt-deux ans, qui allait courtoiser une des demoiselles Donval, du côté sud.

C'était une jolie brune de dix-neuf printemps, aux yeux pleins de malice, souriant toujours et très agréable.

Ce jeune homme était assez bien reçu des parents de la jeune fille à cause de ses écus. Quant à sa personne, elle n'avait rien de séduisant. Il était grand, ni beau, ni laid, et sans être un phénix, assez spirituel pour se tirer d'affaire durant une veillée, mais avec cela craintif à l'excès, la tête pleine d'histoires fantastiques et affligé d'une peur incroyable de tout ce qui lui paraissait surnaturel.

Plusieurs fois Justin Rantier, — tel est le nom de notre héros, — avait été averti de rester à la maison ou qu'il lui arriverait malheur. Il répondait toujours qu'il n'y retournerait plus, mais le dimanche suivant il n'avait rien de plus pressé que de traverser la rivière.

Un jour, — c'était un samedi, — trois jeunes gens, nommés Laverne, Périgny et Mirat, se rendent chez mesdemoiselles Donval, qui, quoique n'aimant pas Rantier, le recevaient pour obéir à leurs parents. Les garçons du village, — côté nord, bien entendu, — complétaient de jouer un bon tour à notre amoureux. Ils firent promettre aux deux jeunes filles de garder le secret, et pour avoir le temps de tout préparer ils s'arrangèrent pour donner une grande veillée, ce qui permettrait aux demoiselles Donval de garder Justin plus tard que d'habitude.

Le lendemain soir, suivant sa coutume, Rantier arrive à sept heures. Il tire son canot, l'attache et va voir sa belle.

Plus de cinquante jeunes filles et garçons s'étaient rendus à l'invitation de la famille Donval. Justin fut agréablement surpris de voir tant de monde et se dit qu'il allait passer une veillée charmante.

En effet, depuis qu'il visitait la famille, il n'avait jamais été aussi bien reçu ; on dansa en son honneur et on le proclama le plus infatigable des danseurs.

Il fut si bien cajolé, dorloté, et même aimé, — pour un soir, qu'il en perdait la tête. Il aurait donné beaucoup pour que les choses se fussent toujours passées ainsi ; mais, par malheur, le pauvre garçon ne savait pas, ou plutôt oubliait que bien souvent après le calme vient la tempête. Celui qui lui aurait dit qu'il regretterait sa veillée, aurait été traité de fou ; et c'est pourtant ce que la suite de ce récit vous apprendra.

Quand les convenances le forcèrent à partir, il était minuit moins le quart, on l'invita avec instance à revenir le mardi. Il le promit.

— Bonsoir !

— Bonsoir !

Et le voilà parti. La nuit était sombre et, quoiqu'il ne plut pas, le vent faisait un tel sabbat en passant dans les branches des arbres, qu'il aurait effrayé de plus braves que notre pauvre Justin. Pourtant, il pousse son canot à l'eau et part, essayant de fredonner un refrain pour oublier la peur, qui commençait à s'emparer de lui. Il eut alors un pressentiment que cette veillée était trop bien commencée pour finir de même.

Le pauvre diable faisait pitoyable mine. Il ramait avec ardeur et tâchait d'éloigner ces pressentiments qui lui tourmentaient l'esprit. Il était rendu au milieu de la rivière et commençait à se moquer de sa frayeur, quand tout à coup le canot s'arrête subitement. Il crut que c'étaient quelques pièces de bois qui l'empêchaient d'avancer ; il voulut virer de bord ; le canot ne bougea pas. Il essaya de ramer en sens contraire pour revenir, mais le canot était toujours immobile.

Oh ! alors, pris de frayeur il se jette à genoux au fond de l'embarcation et se met à prier à haute voix. Sa prière était des plus ferventes, je vous l'assure. En ce moment, une lumière, qui semblait suspendue entre le ciel et la terre, apparut.

Justin, apercevant cette lumière qui se mouvait tranquillement, crut qu'il était sous le charme d'un feu-follet, il le supplia de lui rendre la liberté ; puis il se mit à ramer avec une ardeur fébrile ayant toujours l'espoir qu'il est délivré, tout fut inutile. Soudain, se souvenant de ce qu'on lui a dit et de ses promesses violées, il jure au feu-follet de donner cinq piastres au curé pour lui faire dire des messes, et promet de ne plus revenir voir les jeunes filles du côté nord de la rivière.

Alors, comme par enchantement, la lumière disparaît et le canot part seul, et de francs éclats de rire résonnèrent à ses oreilles.

Dans sa frayeur, il mit encore ce fait sur le compte des esprits infernaux, et comme il venait de toucher le rivage, Rantier courut vers la maison paternelle comme s'il eut eu le diable à ses trousses.

.....

Quand Justin Rantier arriva chez lui, il était plus mort que vif ; et chose incroyable, ses habits étaient mouillés par la transpiration, tant sa peur avait été grande. Deux jours durant, il demeura au lit très malade. Entré en convalescence, il donna cinq piastres au curé pour dire des messes à des intentions particulières, et jamais il ne revint sur la rive sud que pour affaires. étrangères à l'amour.

.....

Quelques mois plus tard, Justin se maria avec une fille du village. Il vint avec sa femme et, accompagné de plusieurs de ses amis, rendre visite à la famille Donval.

Le soir, on raconta des histoires, chacun à sa façon. Quand le tour de Mirat fut arrivé, un grand silence se fit dans toute l'assemblée et Mirat commença comme suit :

— Te rappelles-tu, Justin, du dimanche de ta fameuse peur ?

— Si je n'en rappelle, il faudrait que je n'eusse pas grande

mémoire pour ne pas me souvenir d'un événement aussi mystérieux.

— Eh bien ! tu vas voir que ce n'est pas aussi mystérieux que tu le penses.

Tout le monde prêta l'oreille à ce début qui promettait beaucoup.

— Vous vous rappelez la dernière veillée qui fut donnée ici ?

— Oui, oui.

— Vous tous, qui étiez sur la côte et qui avez vu ce pauvre Justin prier avec une ferveur si extraordinaire, vous n'avez jamais su la cause de toute cette affaire ?

— Mais, non.

— Eh bien ! voici : Pendant que notre ami Rantier s'amusa avec les demoiselles de la maison, Laverne, Périgny et moi n'étions pas demeurés inactifs. Nous avions cloué, à chaque bout du canot, au-dessous de la ligne de flottaison, deux crampons auxquels deux cordes, assez longues pour traverser d'une plage à l'autre étaient attachées, de manière que deux hommes, tenant chacun une des cordes, pussent maintenir le canot immobile à un moment donné et le faire marcher pareillement. Après quoi l'un de nous traversa, en tenant la corde de l'avant, et l'autre demeura, conservant celle de l'arrière. Quant à moi, je pris un fanal, le fixai à une perche et le tins prêt à l'allumer au moment propice. Aussitôt que Rantier fut dans le canot, je me promenai tranquillement sur le rivage, pendant que mes amis maintenaient l'embarcation immobile. La plupart de ceux qui sont présents savent le reste.

On peut juger ici de l'effet produit par cette révélation, et on en rit tant, que Rantier, honteux et confus, jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

ADAM MIZARE.

Mesdames, lisez



Qui n'a pas vu les broderies artistiques, la lingerie et les vêtements de toutes sortes pour dames et enfants, les jolis paniers aux formes les plus originales, les sacoches et les portepantouffles de la plus haute fantaisie, les coussins et les *tidies* aux plus merveilleux dessins, les couvre-pieds qui sont des modèles d'art et de patience par leur superbe travail, les patrons les plus nouveaux pour *«tampes»*, qui n'a pas vu toutes ces choses qui se confectionnent dans les

ATELIERS de MODES

— DE —

M^{ME} BRAZIER

127 RUE ST-LAURENT

n'a certainement rien vu. La réputation des ateliers de cette dame est faite, et nous ne voudrions faire inutilement des éloges sur la confection supérieure des objets de fantaisie qui en sortent.

Des modèles d'articles de fantaisie et d'ouvrages de tous genres vous sont montrés sur votre demande, et vous n'avez que l'embarras du choix pour ordonner la confection de ce que vous désirez avoir.

N'oubliez pas de faire une visite.

SOLlicitations IMPORTANTES !

Nous sollicitons respectueusement toutes les lectrices du MONDE ILLUSTRÉ à venir faire une visite à notre établissement, c'est la maison par excellence pour les ÉTOFFES A ROBES, les ÉTOFFES A MANTEAUX, les FLANELLES et LAINAGES DE TOUTES SORTES... Nous faisons aussi les manteaux sur commandes à des prix très modérés. Notre département de modes renferme ce qu'il y a de plus recherché dans les CHAPEAUX, PLUMES DE FANTAISIE, GARNITURES, RUBANS et POMPONS, et des modistes expérimentées peuvent satisfaire les goûts les plus difficiles. Tant qu'aux bas prix de nos marchandises, qu'il nous suffise de dire que nous tenons à conserver la réputation que nous avons déjà acquise, de vendre à meilleur marché que partout ailleurs.

GAGNON & TOUSIGNANT
Coin des rues Saint-Laurent et Sainte-Catherine

MONTREAL